

LES PATRIMOINES DE L'EXIL A MARSEILLE

Un article écrit par Samia Chabani, Déléguée générale d'Ancrages

Le patrimoine des migrations est riche, et Marseille un vaste terrain d'exploration, pour qui sait où regarder. Car si l'histoire des migrations est aujourd'hui une discipline reconnue, il aura fallu attendre les années 1990 pour que des chercheurs commencent à s'intéresser au patrimoine immatériel des migrants, en particulier la musique.

Au-delà de l'expression d'une identité nationale, la musique de l'exil offre une opportunité inédite d'acculturation, faites d'emprunts et de réorchestration des répertoires originaux. Comme le rappelle Abdelmalek Sayad, dans *"La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré, préface de Pierre Bourdieu, Seuil, Paris, 1999"*, il s'agit de comprendre un monde en mouvement, posant par son existence et par les contradictions qui sont l'essence même de la condition de l'immigré, des problèmes qui sont les nôtres au quotidien. "La sociologie de l'émigration et de l'immigration [les deux termes sont naturellement liés dans le discours du sociologue] est inséparable de cette attitude réflexive qui consiste à s'interroger, à propos de chaque aspect étudié, sur les conditions sociales qui [en] ont rendu possible l'étude [...]" (p. 16). Elle oblige à élargir cette étude et cette réflexion à l'ensemble de l'histoire sociale, considérée comme une histoire globale.

"Immigrer, c'est immigrer avec son histoire [l'immigration étant elle-même partie intégrante de cette histoire], avec ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir et de penser, avec sa langue et sa religion ainsi que toutes les autres structures sociales, politiques, mentales, structures caractéristiques de la personne, et, solidairement, de la société, les premières n'étant que l'incorporation des secondes, bref avec sa culture" (p. 18).

Le patrimoine culturel de l'immigration apporte une nouvelle contribution historiographique et permet de sortir de la vision économiste du phénomène migratoire. Cette approche participe à la prise en compte de l'identité culturelle des migrants, que notre modèle d'intégration nationale tend à invisibiliser. Ancrages milite pour que cette culture soit reconnue dans sa dimension interculturelle et universelle. A Marseille, elle offre de nombreuses occasions de prolongements.

La musique fait mémoire !

L'histoire culturelle est l'une des branches de la recherche historique, elle se situe au carrefour de plusieurs disciplines (histoire des mentalités, histoire sociale, etc.). Pouvant se définir comme une histoire des sensibilités collectives, une « *histoire sociale des représentations* », ses applications sont multiples. En effet, l'histoire culturelle a un champ d'étude étendu et varié. Elle s'intéresse aux différentes thématiques touchant à la culture d'une société donnée (comme l'histoire culturelle des couleurs, [l'histoire culturelle des objets](#), l'histoire de la sexualité, l'histoire des langues, etc).

Aujourd'hui, l'histoire culturelle des maghrébins en France se concentre principalement autour de Paris et Marseille : cabarets, labels musicaux, café-concert... Pourtant, si l'histoire de ces lieux dans la capitale est aujourd'hui connue, notamment grâce à l'engagement des chercheurs et des associations, qui se sont emparés du sujet dès les années 1990 et 2000.

Il nous semble indispensable de citer le travail considérable de **Naïma Yahi**, historienne, spécialiste de l'histoire culturelle des Maghrébins en France, qui accompagne le [Festival Douce France](#) porté par l'association des Villes et Musiques du Monde à Aubervilliers et en Seine Saint-Denis.

Auteure de spectacles et de documentaires, elle est la co-auteure de la comédie musicale [Barbès Café](#) et du film documentaire [Les Marcheurs, chronique des années beurs](#) (2013). Elle a également été la commissaire de l'exposition *Génération*, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France (CNHI, 2009) et a coordonné chez EMI Music, [la compilation Hna Lghorba, Maîtres de la chanson maghrébine de l'exil 1930-1970](#) (2008). En 2013, elle a co-dirigé l'ouvrage [La France Arabo-orientale](#) aux éditions La Découverte.

C'est dans le sillon de ces recherches innovantes qu'Ancrages a développé le projet de [Cabaret Mauresque](#), espace d'expression scénique au cœur duquel s'entremêlent les registres musicaux châabi, raï et kabyle et les expressions lyriques de l'amour et de l'exil. À l'instar des cabarets marseillais de la Belle Époque, la cité phocéenne a porté l'expansion des cabarets dits « orientaux » qui connaissent leurs heures de gloire, dès les années 50. Ils offrent l'opportunité aux uns, de découvrir des artistes du Levant et de Barbarie, et participent du développement d'une industrie discographique, de café-concert, offrant, aux autres, des espaces de convivialité pour des générations d'immigrés venus travailler dans les usines, en métropole.

La première édition a lieu en 2019 et Le Cabaret Mauresque met à l'honneur les femmes et les artistes engagés en faveur de l'émancipation des peuples et les revendications d'égalité. De Fayruz à Warda El Djazaïria, de Slimane Azem à Chikha Remitti, la séparation avec l'être aimé comme la nostalgie du pays perdu sont des thématiques emblématiques des parcours d'exil.

Ancrages qui œuvre pour la valorisation des mémoires des migrations à Marseille, se réapproprie à cette occasion, le qualificatif de « mauresque » pour interroger l'essentialisation raciste, héritée de l'illusion coloniale comme celles de l'orientalisme, où les femmes « bédouines », « annamites » et plus généralement indigènes, sont assignées à la domesticité et au statut d'objet sexuel. Les chansons grivoises des années 30, telles que la « fille du bédouin » ou « la petite tonkinoise » participent à diffuser une représentation raciste et sexiste des femmes indigènes, et des préjugés encore à l'œuvre dans nos sociétés.

L'émergence de grandes voix populaires, appelant à la liberté et aux indépendances, valorise l'expression culturelle des peuples sous domination, comme les revendications des ouvriers et prolétaires des usines. Marseille se dévoile sous un nouveau jour, célébrant les artistes orientaux et nord-africains et produisant et diffusant scopitones, vinyles et café-concert.

Des thématiques qui révèlent la condition universelle des migrants !

Conditions de travail, conditions de vie, mal du pays, amour empêché, combats politiques, ... Cette musique de l'exil est un témoin précieux du quotidien des maghrébins exilés en France.

Dans les années 80, [l'émission Mosaïque](#) met à l'honneur les vedettes de l'exil.

Diffusée de 1977 à 1987 sur FR3, tous les dimanches matin, Mosaïque est une émission de variété avec un plateau où se produisent des groupes de musique des pays d'origine de l'immigration, et qui diffuse des reportages sur ces pays et sur les immigrés qui vivent en France. À sa création, elle vise à valoriser les cultures d'origine des immigrés, mais aussi à les faire mieux connaître au reste de la population. Tewfik Farès et Djelloul Beghoura sont parmi les animateurs emblématiques et voient l'émergence d'une nouvelle génération d'artistes dans les années 80.

L'illusion du temporaire touche son paroxysme, croisant les enjeux de préserver la culture du pays d'origine dans la perspective du retour au pays et la prise en compte de la revendication culturelle des droits des immigrés.

On y découvre les poètes de l'exil, comme Slimane AZEM (1918 Kabylie- Algérie - janvier 1983 Moissac- France) est un musicien, chanteur, auteur-compositeur-interprète, poète et fabuliste kabyle qui revient sur les mémoires combattantes, les conditions de résidence et la participation des africains à la libération nationale : « *Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, si j'dois vous dire adieu, Sachez bien que mes aïeux ont combattu pour la France, Ont combattu pour la France bien avant la résidence* ». Lorsque Slimane Azem, chante la « Résidence » dans les années 1970, par exemple, une chanson qu'il avait composé en français et en kabyle pour être compris par tous, c'est déjà pour y dénoncer les conditions de délivrance des titres de séjours." Chanson La carte de résidence.

À Marseille, Ancrages participe à transmettre et diffuser ces musiques vivantes. À Belsunce, quartier privilégié d'installation des populations immigrées, en particulier algériennes, l'urbanisme de ces vingt dernières années a progressivement effacé les traces de ce patrimoine culturel. Parallèlement, ce patrimoine transmis dans la sphère privée familiale ou associative, suivant la tradition orale de la musique arabe, se transmet au fil des générations.

Souvent invisibilisé, il n'est pas moins tangible : il se décline autour de récits, des souvenirs d'un collectionneur, de la redécouverte d'un scopitone, de l'évocation de trajets en voiture rythmés par le son des cassettes, sur la route des vacances au bled ou encore le rituel de « Mosaïques » le dimanche matin pour y voir les rares passages télévisés de ces chanteurs...

Qui se souvient que c'est à Marseille que la première version du titre Ya Rayah, par Dahmane El Harachi, a été enregistrée et diffusée par le label Sonia Disque, au cœur de Belsunce ?

Et que dire des femmes chanteuses, certes moins nombreuses, mais subissant une double invisibilisation... Déroulant ce fil musical, Ancrages espère avoir entamé un chantier de recherche qui permettra de mieux distinguer les processus d'appropriation des cultures immigrées à l'œuvre dans la société française, suscitant une ouverture plus grande de l'histoire culturelle à ces questions, ainsi qu'un dialogue plus fertile avec l'étude des musiques populaires.